

# KARL MARX PANGERMANISTE

et

## L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS DE 1864 À 1870.

Librairie Armand COLIN  
103 Bd S. Michel, PARIS.

1915

-----

**James GUILLAUME**

-----

### Chapitre 6 (seconde partie):

#### LES DÉBUTS DE LA GUERRE DE 1870 JUSQU'AU 4 SEPTEMBRE. MARX ET ENGELS. BAKOUNINE ET VARLIN.

La candidature de Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne allait brusquement déchaîner la guerre entre l'Allemagne et la France. Il en fut parlé au *Corps législatif* le 5 juillet. Devant la menace d'un conflit sanglant, l'*Internationale parisienne* s'émut; une *Adresse au peuple allemand*, revêtue de nombreuses signatures (1), fut publiée dans *le Réveil* du 12 juillet; elle disait:

*«Frères d'Allemagne, au nom de la paix, n'écoutez pas les voix stipendiées ou serviles qui cherchent à vous tromper sur le véritable esprit de la France. Restez sourds à des provocations insensées, car la guerre entre nous serait une guerre fratricide. Restez calmes, comme peut le faire, sans compromettre sa dignité, un grand peuple fort et courageux. Nos divisions n'amèneraient, des deux côtés du Rhin, que le triomphe complet du despotisme».*

La guerre fut votée au *Corps législatif* le 15 juillet; mais les hostilités ne commencèrent que le 26.

Au moment où allait s'engager le duel formidable qui aboutit à l'invasion de la France, au siège et à la capitulation de Paris, et à l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine, il est nécessaire de savoir ce que pensait Karl Marx et quels étaient les vœux qu'il formait. Voici ce qu'il écrivait à Engels le 20 juillet:

*«Je t'envoie «le Réveil»; tu y verras l'article du vieux Delescluze; c'est du plus pur chauvinisme. La France est le seul pays de «l'Idée», écrit ce chauvin républicain, - c'est-à-dire de l'idée qu'elle se fait d'elle-même... Les Français ont besoin d'être rossés (Die Franzosen brauchen Prügel). Si les Prussiens sont victorieux, la centralisation du pouvoir de l'État sera utile à la centralisation de la classe ouvrière allemande. La prépondérance allemande, en outre, transportera le centre de gravité du mouvement ouvrier européen de France en Allemagne; et il suffit de comparer le mouvement dans les deux pays, depuis 1866 jusqu'à*

(1) Parmi les noms des signataires, on relève ceux de Tolain, Murat, Avrial, Pindy, Theisz, Camélinat, Chauvière, Langevin, Eugène Pottier, Landrin, Ch. Keller, Malon, Combault, Lucipia, Jules Joffrin, Chausse.

*présent, pour voir que la classe ouvrière allemande est supérieure à la française tant au point de vue de la théorie qu'à celui de l'organisation. La prépondérance, sur le théâtre du monde, du prolétariat allemand sur le prolétariat français serait en même temps la prépondérance de notre théorie sur celle de Proudhon».*

Le triomphe de sa doctrine personnelle (2) et la défaite de celle de Proudhon, tel était donc l'enjeu de la guerre, aux yeux de l'homme que des aveugles prennent encore pour le créateur de l'*Internationale*.

Marx ajoutait, n'oubliant pas la question d'argent, qui ne lui était pas indifférente: *«Je suis maintenant en si bons termes avec la Pall Mall Gazette, que si nous voulons, pendant la farce (3), écrire, moi quelque chose de politique et toi quelque chose de militaire (4), on le prendra, et, de plus, on le paiera...».*

Mais c'est lui aussi qui tient la plume au nom du *Conseil général de l'Internationale*, et il ajoute: *«Le Conseil général m'a chargé hier de la rédaction de l'adresse [sur la guerre]. Ce n'est nullement agréable dans mon présent état de douleurs au foie et de lourdeur d'esprit».*

Le manifeste rédigé par Marx, et publié le 23 juillet au nom du *Conseil général*, contient cette phrase: *«Du côté allemand, cette guerre est une guerre défensive; ... mais si la classe ouvrière allemande souffre que la guerre actuelle perde son caractère défensif et dégénère en une guerre contre le peuple français, la victoire ou la défaite seront pour elle également désastreuses».*

Marx ne devait pas persister longtemps dans cette opinion; et le 17 août (voir ci-dessus) il argumentera contre son ami Kugelmann qui se plaint - l'innocent! - que les Allemands ne fassent plus une guerre défensive.

Les condamnés du 8 juillet, à Paris, s'étaient, pour la plupart, constitués prisonniers; et de nouvelles poursuites étaient intentées à quinze autres membres de l'*Internationale parisienne* (parmi lesquels Landrin, Camélinat, Tolain), qui comparurent vers la fin de juillet devant un juge d'instruction. Les socialistes cherchaient l'occasion favorable pour renverser l'empire: ils voulaient proclamer la *République sociale* et offrir la paix à l'Allemagne; mais si celle-ci refusait, ils feraient au gouvernement allemand - non au peuple - la guerre révolutionnaire, avec l'espoir de trouver dans les socialistes allemands un puissant appui (étrange illusion!).

La *Fédération parisienne* publia un *Appel aux ouvriers du monde entier*, dans lequel, à l'impression, quelques phrases avaient dû être remplacées par des points, on devine aisément pourquoi. Il disait:

*«En présence de la guerre fratricide qui vient d'être déclarée pour satisfaire l'ambition de notre ennemi commun, de cette guerre horrible dans laquelle sont sacrifiés des milliers de nos frères, en présence de la misère, des larmes, de la famine menaçante...*

*Nous protestons au nom de la fraternité des peuples contre la guerre et ses auteurs, et nous invitons tous les amis du travail et de la paix à ..., et à assurer ainsi la liberté du monde.*

*Vivent les peuples! A bas les tyrans! (5)».*

Le 8 août, les internationaux de Marseille faisaient, de concert avec quelques républicains, une tentative insurrectionnelle et s'emparaient de l'hôtel de ville: mais le mouvement fut immédiatement réprimé, et ses auteurs traduits devant un conseil de guerre. A Paris, où un comité d'action avait été constitué, ce comité avait résolu que le 9 août, jour de la rentrée du *Corps législatif*, le Palais-Bourbon serait envahi: l'arrestation du chef désigné du mouvement, Pindy (6), qui eut lieu le matin même du jour fixé pour l'insurrection, fit avorter le projet. Le 14 août, la tentative des blanquistes à la Villette échoua sans trouver aucun écho. Varlin écrivait d'Anvers, le 19 août:

*«Que devient l'Internationale au milieu de ce double mouvement de chauvinisme qui entraîne deux*

(2) Voir chapitre 3 la lettre de Marx du 11 septembre 1867.

(3) La guerre.

(4) Engels se prenait pour un très grand stratège, et envoyait toujours des correspondances militaires à la presse lorsqu'il y avait une guerre quelque part.

(5) Nous prenons ce texte dans *la Solidarité* du 6 août 1870.

(6) Pindy, condamné à un an de prison, était resté en liberté après le procès, se tenant caché.

grandes nations, sur lesquelles nous croyions pouvoir compter, à s'entre-détruire d'une façon horrible? Je ne dois pas vous le cacher, malgré que nos paysans aient bien mérité, par leurs votes stupides, la terrible épreuve qu'ils subissent en ce moment, je souffre de voir nos provinces dévastées et la France s'épuisant dans un effort suprême, car je n'espère rien de bon de la victoire du militarisme prussien. Et cependant, tant que l'ombre du gouvernement impérial pèsera sur la France, le parti républicain socialiste doit protester par son abstention contre la politique désastreuse dans laquelle l'empire entraîne notre nation. - Pourquoi le peuple parisien n'a-t-il pas, aux premiers revers, brisé l'empire, et mis la France révolutionnaire en présence du roi de Prusse? Au moins, si la guerre avait continué, on se serait battu pour quelque chose (7)».

De son côté, Bakounine écrivait de Locarno, le 11 août, à son vieil ami Ogaref: «Tu n'es rien que Russe, tandis que moi je suis international; les événements qui se passent actuellement en Europe me donnent une véritable fièvre... J'ai élaboré tout un plan; Ozerof te le fera voir, ou, ce qui vaudra mieux, il te lira une «Lettre à un Français», que je viens d'écrire (8)».

Le 23 août, il écrivait aux internationaux lyonnais: «Si le peuple français ne se soulève pas tout entier, les Prussiens prendront Paris... Il faut que partout le peuple prenne les armes et s'organise de lui-même, pour commencer contre les envahisseurs allemands une guerre de destruction, une guerre au couteau... Le mouvement patriotique de 1792 n'est rien en comparaison de celui que vous devez faire maintenant, si vous voulez sauver la France d'un esclavage de cinquante ans, de la misère et de la ruine, de l'invasion et de l'anéantissement. Donc levez-vous, amis, au chant de la Marseillaise, qui redevient aujourd'hui le chant légitime de la France, tout palpitant d'actualité, le chant de la liberté, le chant du peuple, le chant de l'humanité, - car la cause de la France est redevenue enfin celle de l'humanité. En faisant du patriotisme, nous sauverons la liberté universelle... Si dans dix jours il n'y a pas en France de soulèvement populaire, la France est perdue. Oh! si j'étais jeune, je n'écrirais pas de lettres, je serais parmi vous! (9)».

Engels, lui, écrivait à Marx, le 31 juillet: «Ma confiance dans la force militaire des Allemands croit chaque jour. C'est nous qui avons gagné la première bataille sérieuse».

Et le 15 août: «Il serait absurde de faire de l'anti-bismarckisme notre seul principe directeur. Bismarck en ce moment, comme en 1866, travaille pour nous, à sa façon; c'est sans le vouloir qu'il le fait, mais il le fait tout de même... Prétendre, comme Liebknecht, qu'il faut revenir en arrière et supprimer tout ce qui s'est accompli depuis 1866, c'est une bêtise».

Marx lui répond, le 17 août: «Ta lettre concorde tout à fait avec le plan de réponse au Comité de Brunswick que j'ai en tête (10); je ne voulais pas aller de l'avant, dans une affaire de cette importance, - car il s'agit d'une instruction sur l'attitude à observer par les ouvriers allemands, - sans m'être concerté avec toi... La guerre est devenue nationale: ce n'est donc plus le moment où le rappel aux principes était un acte de courage, comme au moment de la déclaration de Liebknecht et de Bebel au Reichstag... Kugelmann ne voit pas que des opérations militaires défensives doivent être regardées comme faisant partie de la guerre défensive. D'après lui, quand un individu m'assaille dans la rue, je n'aurais que le droit de parer ses coups; lui porter à mon tour un coup qui l'étende à terre, ce serait, selon Kugelmann, me transformer en agresseur. On voit que tous ces gens n'entendent rien à la dialectique (11)».

Enfin Napoléon III a rendu son épée à Sedan, et le 4 septembre l'Empire «disparaît dans un incomparable effondrement» (*Revue des Deux Mondes*), au milieu des anathèmes de tous.

(7) Lettre publiée par la revue *la Vie ouvrière*, numéro du 5 mai 1914.

(8) *L'Internationale*, Documents et Souvenirs, t.1<sup>er</sup>, p.79.

(9) *L'Internationale*, Documents et Souvenirs, t.2, p.81.

(10) Le Comité central du Parti de la démocratie socialiste allemande, placé à Brunswick, avait écrit à Marx pour lui demander son avis sur la situation, et des directions en vue de l'action à imprimer au parti. Marx devait, quelques jours plus tard, lui adresser une lettre où il reproduisit, dans les mêmes termes, les paroles qu'il avait déjà écrites à Engels le 20 juillet, sur le transfert du centre de gravité du mouvement ouvrier de France en Allemagne, et où il se livrait en outre à des appréciations désobligeantes (encore inédites, malheureusement; peut-être M. Goldendach les publiera-t-il?) sur les ouvriers français. On verra plus loin l'usage que le Comité de Brunswick fit de cette lettre, et la colère où serait Marx.

(11) Marx est maintenant d'avis que la continuation de l'invasion de la France par les Allemands est une mesure purement défensive, et nullement une guerre d'agression. Kugelmann s'était risqué à dire que les Allemands se mettaient dans leur tort par leur nouvelle attitude: c'est qu'il ne comprenait pas la dialectique hegeliano-marxiste!

Le soir même, les délégués de l'*Internationale parisienne* et ceux de la *Chambre fédérale des sociétés ouvrières*, réunis à la Corderie du Temple, rédigeaient un *Appel au peuple allemand*, qui fut publié le lendemain en allemand et en français. Le voici:

*«... L'homme qui a déchaîné cette lutte fratricide, et que tu tiens entre tes mains, n'existe pas pour nous. La France républicaine t'invite, au nom de la justice, à retirer tes armées; sinon, il nous faudra combattre jusqu'au dernier homme et verser à flots ton sang et le nôtre.*

*Nous te répétons ce que nous déclarions à l'Europe coalisée en 1793: «Le peuple français ne fait point la paix avec un ennemi qui occupe son territoire...»*

*Repasse le Rhin.*

*Sur les deux rives du fleuve disputé, Allemagne et France, tendons-nous la main. Oublions les crimes militaires que les despotes nous ont fait commettre les uns contre les autres...*

*Par notre alliance, fondons les États-Unis d'Europe.*

*Vive la République universelle!*

*Au nom des sociétés ouvrières et des sections françaises de l'Association Internationale des Travailleurs: Ch. Beslay, Briosne, Bachruch, Camélinat, Ch.-L. Chassin, Chemalé, Dupas, Hervé, Landeck, Leverdays, Longuet, Marchand, Perrachon, Tolain, Vaillant».*

Le Comité central du Parti de la démocratie socialiste, à Brunswick, publia de son côté (5 septembre) un manifeste saluant la chute de l'Empire et réclamant la paix, en ces termes:

*«Après vingt ans d'existence honteuse du second empire, le peuple français s'est relevé et a repris la conduite de ses destinées. Acclamons la République française!... Il est du devoir du peuple allemand d'assurer une paix honorable avec la République française. Il appartient aux travailleurs allemands de déclarer que, dans l'intérêt de la France et de l'Allemagne, ils sont décidés à ne pas tolérer une injure faite au peuple français, après qu'il s'est débarrassé à jamais de l'infâme qui avait troublé la paix... Jurons de combattre loyalement et de travailler avec nos frères ouvriers de tous les pays civilisés pour la cause commune du prolétariat... Élevons le cri qui annoncera, sinon pour aujourd'hui, du moins pour un avenir prochain, l'aurore de la liberté en Allemagne (12)».*

Le Comité de Brunswick avait cru devoir reproduire textuellement la plus grande partie de la lettre que lui avait envoyée Marx; à la seconde page de son manifeste on lisait:

*«Un de nos plus distingués et plus anciens amis et collaborateurs de Londres nous écrit: «L'annexion de l'Alsace et de la Lorraine serait pour l'Allemagne une cause de ruine, un moyen d'éterniser la guerre... car la France s'allierait à la Russie pour faire la guerre à l'Allemagne». Aussi protestons-nous contre l'annexion au nom du Parti de la démocratie socialiste... «La guerre actuelle - continue notre ami et collaborateur - ouvre une nouvelle époque de l'histoire: elle a prouvé que, même avec l'exclusion de l'Autriche, l'Allemagne est capable de poursuivre son développement... Un but sérieux est atteint, et si la classe ouvrière allemande ne réussit pas à jouer le rôle historique qui lui est assigné, ce sera de sa faute. Cette guerre a transféré de France en Allemagne le centre de gravité du mouvement ouvrier continental».*

Le général Vogel von Falkenstein, gouverneur de la région, fit aussitôt arrêter les courageux signataires du manifeste, Bracke, Bonhorst, Spier, Kühn, Gralle, etc..., et les fit conduire enchaînés à la forteresse de Boyen.

Quelle fut l'altitude de Marx et d'Engels en présence de ces deux actes révolutionnaires, le manifeste de l'*Internationale parisienne* et celui du Comité de Brunswick?

Le 6 septembre, Marx écrit à Engels: *«J'allais justement t'écrire, lorsque Serrailier (13) est entré et m'a annoncé qu'il part demain pour Paris, où il ne restera que quelques jours. Le but de son voyage est de se concerter avec le Conseil fédéral de Paris... J'ai reçu aujourd'hui de ce Conseil fédéral une proclamation au peuple allemand (que je t'enverrai demain), avec l'instante prière que le Conseil général adresse aux*

(12) Le 5 septembre aussi, dans un supplément spécial de *la Solidarité*, de Neuchâtel, paraissait un manifeste disant à peu près les mêmes choses. On y lisait: *«La République est proclamée, le peuple français est redevenu maître de ses destinées... Dans tous les pays, groupons-nous, armons-nous, et marchons, volontaires de la liberté et, de l'égalité, pour combattre à côté de nos frères de France... Internationaux de l'Allemagne, votre devoir impérieux est de tendre la main à vos frères français, et de les aider à écraser l'ennemi commun... Ceci est l'aurore du jour nouveau, du jour de la justice qui se lève sur l'humanité. Vive la République sociale universelle!»* - Le gouvernement suisse fit saisir ce manifeste - qui fut reproduit par les journaux français et affiché dans plusieurs villes de France - et *la Solidarité* fut supprimée.

(13) Ouvrier bottier, de Marseille, affidé de Marx et membre du Conseil général.

*Allemands un manifeste spécial. J'avais déjà l'idée d'en faire ce soir la proposition... Dimanche, Longuet m'a télégraphié la proclamation de la République. J'ai reçu le télégramme à quatre heures du matin [le lundi]. De Brunswick, on m'a répondu qu'on se conformera strictement à mes instructions».*

Engels répond à Marx, le lendemain 7: *«La proclamation de l'Internationale parisienne, si le télégraphe l'a résumée exactement, prouve que ces gens sont entièrement dominés par la phrase. Ces individus qui ont supporté Badinguet pendant vingt ans; qui, il y a six mois, n'ont pas pu empêcher qu'il reçût six millions (14) de voix contre un million et demi, et qu'il les excitât sans raison ni prétexte contre l'Allemagne, - ces gens prétendent à présent, parce que les victoires allemandes leur ont fait cadeau d'une République (et laquelle!), que les Allemands doivent quitter immédiatement le sol sacré de la France, sans quoi «Guerre à outrance!». C'est tout à fait la vieille infatuation: la supériorité de la France, l'inviolabilité du sol sanctifié par 1793 et auquel toutes les cochonneries françaises commises depuis n'ont pu enlever son caractère, la sainteté du mot République... J'espère que ces gens reviendront au bon sens une fois la première griserie passée, sans quoi il deviendrait diablement difficile de continuer avec eux des relations internationales... Dupont sort d'ici (15). Il est venu me voir ce soir, furieux contre la belle proclamation parisienne. Mais cela le rassure de penser que Serrailier se rend à Paris et a causé avec toi au préalable. Ses opinions sur la situation sont tout à fait claires et correctes: utilisation de la liberté que la République devra inévitablement donner, pour l'organisation du parti en France; action, lorsque les circonstances le permettront, une fois l'organisation faite; abstention de l'Internationale en France, jusqu'à ce que la paix soit faite... Sacrifier en ce moment les ouvriers serait de la stratégie à la Bonaparte et à la Mac-Mahon. Avant la paix ils ne peuvent rien faire, quelles que soient les circonstances; et ensuite, il leur faudra, tout d'abord, quelque temps pour s'organiser».*

Engels et Marx ne se contentèrent pas de la simple expression, dans leurs lettres privées, du désir que le prolétariat de France *«s'abstînt d'agir jusqu'à ce que la paix fût faite»*: ils abusèrent de leur autorité pour faire envoyer aux ouvriers français, au nom du *Conseil général*, des instructions officielles à ce sujet. Voici ce que Dupont écrivit, le 6 septembre, au correspondant du *Conseil général* à Lyon, Albert Richard:

*«Mon cher Richard, la piteuse fin du Soulouque impérial nous amène au pouvoir les Favre et les Gambetta. Rien n'est changé. La puissance est toujours à la bourgeoisie. Dans ces circonstances, le rôle des ouvriers ou plutôt leur devoir est de laisser cette vermine bourgeoise faire la paix avec les Prussiens (car la honte de cet acte ne se détachera jamais d'eux), ne pas les affermir par des émeutes, mais profiter des libertés que les circonstances vont apporter, pour organiser toutes les forces de la classe ouvrière. La bourgeoisie, qui est en ce moment affolée de son triomphe, ne s'apercevra pas tout d'abord des progrès de l'organisation, et pour le jour de la véritable guerre les travailleurs seront prêts... Sers-toi des pouvoirs que t'a donnés le Conseil général pour arriver à ce but».*

Dans un second manifeste publié au nom du *Conseil général*, le 9 septembre, Marx avait écrit:

*«Il ne faut pas que les ouvriers français se laissent entraîner par les souvenirs de 1792, comme les paysans français se sont laissé précédemment duper par les souvenirs du premier empire, ils n'ont pas à recommencer le passé, mais à édifier l'avenir».*

Ainsi, ces Messieurs, qui recommandaient habituellement aux ouvriers la participation aux mouvements politiques, trouvaient à propos en cette circonstance, quand les armées allemandes envahissaient la France, d'ordonner aux ouvriers français, au nom du *Conseil général de l'Internationale*, de se désintéresser de la guerre, d'écarter de leur mémoire *«les souvenirs de 1792»* (comment Marx a-t-il osé assimiler les souvenirs du grand soulèvement révolutionnaire contre les armées de la coalition monarchique, aux souvenirs du premier empire? Inconscience ou perfidie?); et de laisser, sans intervenir, conclure une paix honteuse avec le roi de Prusse, sous le prétexte qu'il fallait que cette *«honte»* s'attachât à la *«vermine bourgeoise»*; ils leur ordonnaient surtout de ne pas faire des *«émeutes»*, attendu que les mouvements insurrectionnels, selon eux, *«affermeraient»* les gouvernants bourgeois! N'est-il pas visible que Marx et Engels, en conseillant aux ouvriers français ce qu'ils appellent le *«calme»* et la *«sagesse»* (expressions du manifeste du 9 septembre), en les dissuadant de *«recommencer le passé»* et de faire ce qu'avaient fait leurs pères de 1792 (c'est-à-dire de battre les Prussiens), souhaitent simplement que Bismarck puisse achever son œuvre d'invasion par la prise de Paris (Engels le dira le 12 septembre), sans rencontrer de résistance de la part du prolétariat de France (16)?

(14) Lire: *«sept millions»*.

(15) L'ouvrier Dupont habitait Manchester.

(16) *L'Internationale. Documents et souvenirs*, t.II, pages 99-102.

Marx récrit, le 10: «Je t'envoie ci-inclus deux balourdises (Tölpelien) venues de deux points opposés, Brunswick et Paris. Tu sais que j'avais envoyé à Brunswick des conseils. On sous-entend, quand on écrit, qu'on n'a pas affaire à des enfants, mais à des gens cultivés, qui doivent savoir que la langue brutale des lettres n'est pas destinée à la publicité, et qu'en outre, dans une instruction, on est obligé de donner des avis discrets qu'il ne faut pas aller crier à son de trompe. Eh bien, voilà mes gens qui non seulement impriment textuellement des extraits de ma lettre, mais encore me désignent, si clairement qu'on ne peut s'y tromper, comme l'écrivain (sie zeigen auf mich mit der Heugabel als den Briefschreiber). Ils impriment des phrases, comme celle sur le transfert du centre de gravité du mouvement ouvrier continental de France en Allemagne, etc..., qui devaient servir à les stimuler, mais qui sous aucun prétexte ne devaient être publiées. Je dois encore m'estimer heureux qu'ils n'aient au moins pas imprimé ma critique des ouvriers français. Et là-dessus mes gaillards d'envoyer, tout chaud, leur compromettant factum à Paris! (sans compter Bruxelles et Genève). Je leur laverai la tête, mais la sottise est faite! Et, d'autre part, les imbéciles de Paris! (die dummen Kerle in Paris!) Ils m'ont envoyé des masses de leur ridicule manifeste, qui a provoqué ici, parmi les ouvriers anglais, la risée et la colère: et c'est moi qui ai dû empêcher les Anglais, à grand'peine, d'exprimer publiquement leur sentiment à ce sujet... Et ces gaillards se permettent encore de m'envoyer des instructions télégraphiques pour me prescrire la manière dont je dois faire la propagande chez les Allemands!».

Engels fait écho, le 12, tout en cherchant à rassurer Marx: «De nos amis en Allemagne et en France, c'est vraiment à qui l'emportera en maladresse politique. En voilà des gaillards, ces gens de Brunswick! Ils ont craint que tu ne leur en voulusses, s'ils se permettaient de changer quoi que ce fût à tes opinions; et alors ils les ont données littéralement. Au fond, la seule chose vraiment embêtante, c'est le passage sur le transfert du centre de gravité. Imprimer ça, voilà qui dépasse tout, comme manque de tact! Espérons que les Parisiens auront en ce moment autre chose à faire que se livrer à l'étude de ce manifeste, surtout puisqu'ils ne savent pas l'allemand, - comme le prouve la version allemande de leur proclamation, qui est vraiment quelque chose de réussi! Et Liebknecht, dans son journal, qui fait l'éloge de ce factum! - Et Longuet, il est bien amusant, lui aussi! Parce que Guillaume 1<sup>er</sup> les a gratifiés d'une République, il faudrait maintenant faire la révolution en Allemagne!... Si on pouvait avoir quelque influence à Paris, il faudrait empêcher les ouvriers de bouger, jusqu'à la paix. Bismarck sera prochainement en situation de la faire, soit par la prise de Paris, soit que la situation européenne l'oblige de mettre fin à la guerre. De quelque façon que la paix se fasse, il faut, avant que les ouvriers puissent faire quelque chose, que la paix soit conclue... Malheureusement il n'y a personne à Paris qui ose seulement penser que toute résistance active de la France est devenue impossible, et que par conséquent toute perspective de repousser l'invasion par une révolution est exclue d'avance».

Le lendemain 13, Engels ajoute encore: «La guerre, en se prolongeant, commence à prendre une tournure désagréable. Les Français n'ont pas encore été suffisamment rossés (die Franzosen haben noch nicht Prügel genug), et pourtant, d'autre part, les Allemands ont déjà beaucoup trop triomphé».

Le 14, Marx écrit: «Bismarck est, malgré tout, un âne. Parce que tout lui a réussi, aussi longtemps qu'il a été l'instrument de l'unité allemande, il a maintenant si bien perdu la tête qu'il croit pouvoir, sans honte et sans dommage, faire de la politique spécialement prussienne, non seulement à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur... J'ai écrit aujourd'hui en Belgique, en Suisse et aux États-Unis, pour donner des instructions détaillées».

Et enfin, le 10 (dernière lettre de Marx en 1870, Engels étant venu habiter Londres en automne): «En toute hâte. Dis à Dupont de répondre aux Marseillais (ci-inclus leur manifeste et leur lettre), au nom du Conseil général, et de leur laver la tête. Qu'il leur envoie en même temps notre manifeste; je lui en ferai parvenir, s'il en a besoin».

Marx, plus tard, devait subir des influences nouvelles et modifier son langage. L'héroïque résistance des travailleurs français - qui heureusement n'avaient pas écouté ses conseils - finit par l'émouvoir. Dans une lettre au *Daily News*, du 16 janvier 1871, il écrivit, presque dans les termes qu'avait employés Bakounine cinq mois plus tôt: «La France - et sa cause est heureusement loin d'être désespérée - combat en ce moment non seulement pour son indépendance nationale, mais pour la liberté de l'Allemagne et de l'Europe». Après l'armistice du 14 février 1871, il écrivait à Kugelmann (au rebours de ce qu'Engels et lui disaient cinq mois auparavant; voir la lettre d'Engels du 12 septembre): «Que la France tienne bon! Qu'elle utilise l'armistice pour réorganiser son armée, et donne enfin à la guerre un caractère vraiment révolutionnaire, - et le nouvel empire borusso-germanique pourrait bien recevoir un baptême fort inattendu (17)». - Mais cette palinodie peut-elle effacer les paroles de 1870?

(17) Correspondance de Marx avec Kugelmann.

Aux épanchements intimes des deux grands chefs de la *Sozial-Demokratie* allemande, opposons, pour nous réconforter, le langage d'un véritable «*international*». Bakounine avait écrit, le 2 septembre (*Œuvres*, t.II, p.257):

«*Ah! si la France était envahie par une armée de prolétaires, Allemands, Anglais, Belges, Espagnols, Italiens, portant haut le drapeau du socialisme révolutionnaire et annonçant au monde l'émancipation finale du travail, j'aurais été le premier à crier aux ouvriers de France: «Ouvrez-leur vos bras, ce sont vos frères, et unissez-vous à eux pour balayer les restes pourrissants du monde bourgeois!». Mais l'invasion qui déshonore la France aujourd'hui, ce n'est point une invasion démocratique et sociale, c'est une invasion aristocratique, monarchique et militaire. Les cinq ou six cent mille soldats allemands qui égorgent la France, à cette heure, sont les sujets obéissants, les esclaves d'un despote qui est tout entiché de son droit divin; et dirigés, commandés, poussés comme des automates, par des officiers et des généraux sortis de la noblesse la plus insolente du monde, ils sont - demandez-le à vos frères les ouvriers de l'Allemagne (18) - les ennemis les plus féroces du prolétariat. En les recevant pacifiquement, en restant indifférents ou passifs devant cette invasion du despotisme, de l'aristocratie et du militarisme allemands sur le sol de la France, les ouvriers français ne trahiraient pas seulement leur propre dignité, leur propre liberté, leur propre prospérité, avec toutes les espérances d'un meilleur avenir, ils trahiraient encore la cause du prolétariat du monde entier, la cause sainte du socialisme révolutionnaire».*

Ajoutons à cette citation ces lignes écrites à Marseille un mois plus tard (*Œuvres*, t.IV, p.153):

«Je n'ai point l'honneur d'être Français, mais j'avoue que je suis profondément indigné contre toutes ces insultes et profondément désespéré du malheur de la France... Je déplore amèrement le malheur de celle sympathique et grande nation, de ce généreux caractère national, et de cette intelligence lumineuse de la France, qu'on dirait avoir été formés et développés par l'histoire pour qu'ils émancipent le monde. Je déplore le silence qui pourrait être imposé à cette grande voix de la France qui annonçait, à tous ceux qui souffraient et étaient opprimés, la liberté, l'égalité, la fraternité, la justice. Il me semble que si ce grand soleil de la France s'éteignait, il y aurait éclipse partout, et que toutes les lanternes plus ou moins bigarrées qu'allumeront les savants raisonneurs de l'Allemagne ne sauraient compenser cette grande et simple clarté que versait sur le monde l'esprit de la France.

Enfin je suis convaincu que la défaite et l'asservissement de la France, et le triomphe de l'Allemagne assujettie aux Prussiens, feraient retomber toute l'Europe dans les ténèbres, dans la misère et dans l'esclavage des siècles passés. J'en suis tellement convaincu, que je pense que c'est aujourd'hui un devoir sacré pour tout homme qui aime la liberté, et qui veut le triomphe de l'humanité sur la brutalité, de venir, quel que soit son pays, qu'il soit Anglais, Espagnol, Italien, Polonais, Russe, - même Allemand, - prendre part à cette lutte démocratique du peuple français contre l'invasion du despotisme germanique».

C'est sur ces énergiques paroles qu'il convient de laisser le lecteur. Le 9 septembre, quittant Locarno, Bakounine était parti pour Lyon, «*résolu d'y porter ses vieux os et d'y jouer sa dernière partie*» (*Lettre à Adolphe Vogt*).

Varlin était accouru à Paris dès le 6 septembre, pour se battre. Il devait être fusillé à Montmartre par les Versaillais, le 28 mai 1871. Avec lui tomba l'*Internationale parisienne*, frappée à mort.

FIN

-----

(18) Hélas! pourrait-on leur poser encore celle question avec la certitude d'obtenir de la majorité d'entre eux la réponse sur laquelle comptait alors Bakounine?